

## La haine de la nature : un affect enfoui et dénié

**Author :** Christian Godin

**Categories :** [Art & Société](#), [Science & Techno](#)

**Date :** 15 septembre 2012

Depuis 1972, date du premier Sommet de la Terre, la « protection » de l'environnement s'est manifestée par une prolifération de discours (sommets, conférences, accords, traités...), d'institutions (la plupart des quelques 200 États du monde disposent désormais d'un ministère de l'environnement), et de concepts nouveaux (développement durable, énergies renouvelables, empreinte écologique etc.). Cette idéologie et cette politique reposent sur le postulat que l'homme a pris conscience de la possibilité d'une nouvelle catastrophe et qu'il a le souci de préserver une nature de plus en plus menacée. En réalité, toute cette débauche de signes cache une hostilité profonde, aux origines anciennes, mais qui s'est enfin librement déployée à partir du XXe siècle par le moyen de la puissance démultipliée des technosciences.

« Haine » de la nature : l'expression paraît outrancière. Mais il suffit, pour se convaincre de son bien-fondé, de se souvenir que la haine n'a pas besoin d'expressions tonitruantes pour exister, ainsi que le montre assez le racisme. Il y a haine lorsqu'on souhaite que ce qui est perçu comme étranger à soi disparaisse. La haine est un désir de destruction, plus ou moins explicite, et pas toujours avoué.

Dans *Le Principe responsabilité*, Hans Jonas a vu dans le dualisme (la séparation de la matière et de l'esprit, donc l'opposition entre l'homme et la nature) le fondement métaphysique du prométhéisme de l'homme moderne, exprimé et entretenu par la connaissance scientifique, la manipulation technique et l'exploitation économique. La grande force du système capitaliste, désormais mondial, fut d'avoir fait basculer la totalité du réel dans la sphère économique, en le transformant en marchandise et en capital.

Le prométhéisme de l'homme moderne est l'expression d'un narcissisme générique. Depuis le début du XVIIe siècle, l'être humain n'a eu de cesse que de se poser en maître et possesseur de la nature. La mort de Dieu, la domestication du hasard par tout un ensemble de savoirs et de techniques, et enfin la transformation et la destruction radicales du milieu naturel mettent au jour une caractéristique proprement ontologique. Ce qui caractérise l'homme moderne, c'est qu'il ne supporte plus d'autres réalités que celles qui sont issues de sa volonté, c'est-à-dire de ses mains et de son cerveau.

Déjà le nouvel usage du terme « environnement », à partir des années 1970, devrait nous avertir. L'environnement est un concept anthropocentrique car il suppose un centre (moi, nous), et une périphérie. Il révèle par conséquent un mouvement de mise hors de soi, d'aliénation et

d'objectivation, de la réalité naturelle. La protection de l'environnement, même lorsqu'elle se fait selon les modalités de la préservation ou de la restauration, signale déjà la mort de la *nature*.

Qui eût dit, il y a cinquante ans, que l'humanité serait capable de changer le climat ? Qui eût prévu que des pistes de ski seraient recouvertes de « neige artificielle » ? Et que les sportifs seraient dotés d'un autre sang que le leur pour accomplir leurs performances ? L'artificialisme, qui est un symptôme de narcissisme générique, et qui en même temps le cultive, touche aussi bien les corps que les êtres et les éléments issus de la nature. Les bananiers en plastique et les seins siliconés sont issus de fantasmes parallèles, et participent d'un même projet. Nous sommes tellement pris par l'artificialisme que nous ne pouvons plus concevoir d'autres solutions que techniques à des problèmes issus de la technique. Ainsi les éoliennes qui détruisent un paysage, font du bruit et tuent les oiseaux et les chauves-souris, sont-elles présentées comme une alternative idéale à l'exploitation des énergies fossiles.

Depuis quelques années, au commencement du printemps, ce n'est plus la fin de l'hiver et le réveil de la nature que désormais les médias célèbrent. Ce dont il est question, à présent, c'est des allergies dues au pollen. Il convient de prendre ce changement de regard avec tout le sérieux qu'il mérite : désormais l'homme est *allergique* à la nature. On peut prévoir que les municipalités finiront par prendre la décision d'abattre leurs arbres pour protéger leurs administrés.

Quant aux animaux, nous ne les tolérons plus que domestiqués. Eux aussi ne doivent dépendre que de notre volonté. Ainsi l'homme moderne est-il devenu incapable du plus simple laisser-exister. Les espèces hors contrôle le rendent malade.

Chez nombre de nos contemporains, la nature connote une sauvagerie et une animalité qu'il convient d'éradiquer. Ainsi une naissance et une mort sans programme ni médecine finissent-elles par paraître obscènes. La procréation médicalement assistée à un bout et l'euthanasie à l'autre bout de l'existence sont aussi des triomphes de la volonté.

Pour les antinaturalistes les plus déterminés, la seule mention d'une réalité naturelle que nous devrions accepter avec reconnaissance et modestie ne peut être que le signe d'une haine de l'homme et de la culture. L'argument selon lequel « les nazis aimaient les animaux » a déjà beaucoup servi, et continuera de sévir. Celui qui a vu les images de Leni Riefenstahl sur les grandes cérémonies de Nuremberg, avec ses architectures colossales, ses géométries et l'absurde mécanique de ses défilés, sait à quoi s'en tenir sur le prétendu « naturalisme » des nazis. Mais l'essentiel est ailleurs. Loin d'être antinomiques, le souci pour l'homme et le souci pour la nature sont corrélés. Plus encore, c'est la haine de la nature qui, par le désir de destruction qu'elle révèle, correspond plutôt à un désir d'anéantissement de soi. On en voit déjà les signes précurseurs à travers les pratiques extrêmes du dopage et les formes les plus monstrueuses de la chirurgie dite encore « esthétique ». Craignons pour l'humanité qu'elle n'ait la fin de Narcisse.